

SAUVAGE ET ENRAGE

Par Anthony « Yno » Combrexelle
(postmaster@misterfrankenstein.com)

1. Sauvage

Le ciel était pâle et la journée s'acheminait lentement vers sa fin. Sauvage contemplait les nuages, y cherchant un dernier instant de calme et de paix, y cherchant une réponse à une question qu'il ne s'était jamais encore posée et qu'il ne poserait jamais plus : à quoi bon ? Sauvage n'avait jamais été un homme de croyances. Il possédait quelques convictions basées sur l'existence d'une Nature versatile et indomptable mais croyait plus que tout dans les valeurs de l'armée, elle qui avait fait de lui ce qu'il était aujourd'hui. La Terre était souveraine, l'homme y faisait sa loi.

Son regard fut troublé par des volutes de fumées noires, des émanations de terre brûlée aux alentours du campement qui firent s'envoler ses pensées. Sauvage était un soldat, un homme du peuple dont on donnait à ses débuts peu chère de la peau. Il était parvenu au gré des années et de ses nombreux faits d'armes à gagner ses gallons de général. Il était respecté par tous pour ce parcours et devait s'en montrer digne plus que jamais en ce jour funeste. Car il n'en faisait pas mystère, là où il allait, il ne reverrait plus le ciel.

Il prit son casque, un masque de fer élançé sur lequel était gravé de manière stylisé un visage de créature guerrière, et ordonna à ses hommes de se préparer. Il toisa d'un mouvement circulaire de la tête le reste de ses troupes - des soldats prêts à donner leurs vies pour le suivre - et la forêt marécageuse qui s'annonçait dans le brouillard lointain. Le dernier repas était donné et il fallait se mettre en route. Il n'avait pas mangé, souhaitant pleinement rester maître de sa digestion et de son destin, et ne risquer ni la somnolence ni la fuite de ses intestins, lorsqu'aurait lieu la confrontation. Il voulait – il devait – se montrer à la hauteur. Pour lui, pour ses hommes et pour l'histoire qui serait comptée longtemps après qu'ils ne soient plus. Car ils n'allaient pas se battre pour gagner. Ils allaient repousser les frontières de l'Empire, les limites qu'aucun ne devrait jamais franchir sous peine de déclarer implicitement la guerre.

Durant les quelques minutes qui servirent au rassemblement des troupes, à la préparation des bêtes et du paquetage de chacun, Sauvage prit soin d'apprécier chaque seconde. Le son des oiseaux, l'hennissement des chevaux, l'odeur de l'herbe humide et de leurs malingres feux de camp, il voulait retenir toutes ces sensations. Le passage de sa main dans ses cheveux courts, sur son visage mal rasé et sur les flancs de son cheval, il voulait les enfermer en lui et les emmener jusqu'à la fin, là-bas. Il jeta un dernier regard en direction du ciel et fut durant un bref instant envahit par une profonde mélancolie. À quoi bon ?

Une fois le dernier homme en selle et la dernière centaine de soldats survivants prêts à s'engager dans les chemins

boueux du Marécage des Murmures, Sauvage qui ouvrait la marche fit volte face. Il se positionna face à eux, les regarda un à un et prit la parole. Sa voix était claire et puissante et son port fier et droit. Tout en lui respirait courage et abnégation. Sauvage était habité par les mots, des mots qu'il s'imaginait être les derniers qu'il prononcerait et qu'il espérait capable de galvaniser au mieux ses fidèles.

« Montrons-leur pourquoi nous sommes craints. Montrons-leur de quoi nous sommes faits. Montrons-leur que cette frontière dont nous dessinons aujourd'hui les contours avec notre sang ne vaut pas la peine d'être franchie. Que notre courage et nos vies justifient les limites de notre pays. Que l'Empire soit fier de nous ! Montrons-leur qui nous sommes ! »

2. Un-Œil

Caché par les branches noires et acérées des arbres des marécages, le soleil n'était plus visible. Exceptés la marche saccadée de leurs montures et les frottements de leurs armures, les lieux n'étaient que silence. Le chant des oiseaux avait été remplacé par un faible murmure que l'oreille attentive pouvait discerner comme venant du plus profond de la forêt.

On racontait mille légendes sur Menoukian – créature née de la vase, vomie des entrailles de la Terre, mangeant ses fidèles – mais Un-Œil savait que rien ne valait jamais une rencontre en chair et en os. Un-Œil était scribe pour les

prêtres de l'Empire depuis prêt de cinquante ans, depuis qu'il était parvenu à s'illustrer brillamment dans la description de l'attaque de l'Orpheline à l'âge de onze ans. Il avait alors été enrôlé chez les prêtres afin de servir au mieux les intérêts nationaux. Habituellement, s'en souvenir, lui procurait un regain de fierté et d'enthousiasme mais, aujourd'hui, accompagnant les derniers survivants de l'armée du général, il avait l'âme sombre. Il devait les suivre jusqu'à l'autre de la divinité où Sauvage et ses hommes étaient sensé la bouter hors des marais. Son rôle était de consigner le moindre fait notable mais aucun doute n'était possible sur l'issue de la confrontation.

Les marécages formaient une véritable étuve. L'air y était irrespirable, chaud et puant ; l'écorce des arbres était noircie par l'humidité ; les sangles des cuirasses cinglaient les chairs des soldats et les démangeaisons dues aux habits mouillés plaqués contre leur peau commençaient à se faire sentir. L'étrange litanie des murmures résonnait tout autour d'eux.

Tout d'abord mouillé, le sol bosselé fini par se changer en véritable boue. Puis la boue devint eau et avec l'eau vinrent les marécages. Ils s'étendaient à perte de vue, des arbres aux branchages morts et torsadés crevaient la surface saumâtre en de multiples endroits. C'est Un-Œil qui remarqua le premier les étranges conglomerats accrochés dans les arbres. Il avait d'abord pensé à des fagots de branches mais leurs couleurs ne correspondaient pas et s'approchant, il dut se rendre à l'évidence. Solidement assemblées entre elles, formant

symboles et figurines, des constructions faites d'os avaient été accrochées dans les arbres les plus solides, totems mortuaires annonçant l'existence du maître des lieux.

Les premiers soldats de Sauvage avaient à peine commencé leur entrée dans les marécages, qu'au milieu des arbres cassés et du brouillard filandreux, une masse sombre se détacha. Un-Œil retint son souffle et se remémora toutes les légendes qu'il avait entendu jusque là. Les murmures n'avaient jamais été aussi présents et l'odeur musquée aussi forte. Il était là, Menoukian, le Dieu-Sanglier, mastodonte aux proportions gigantesques, haut comme quatre hommes, à l'odeur pestilentielle, aux yeux rouges profondément enfoncés et aux crocs longs comme des épées. Les murmures l'entouraient. Impossible de déterminer leur provenance exacte. Ils étaient partout.

Quelques secondes s'écoulèrent durant lesquelles personne ne bougea. Puis Sauvage fit le premier pas. Il s'avança dans la fange nauséabonde et les murmures se dévoilèrent. Surgissant de la vase des marécages, tout autour de l'immense créature, plusieurs dizaines de parodies d'hommes se dressèrent face à eux, le corps recouvert de cicatrices et de boue, aux marquages faciaux tribaux, aux armes étranges et aux armures faites de cuir, de terre et d'os. Le général s'arrêta net et avec lui, le reste de son armée. Les murmures avaient cessés et mise à part l'eau qui s'égouttait du corps des Dereshkas de Menoukian, *-Dereshkas*, car c'est ainsi que l'on nomme les soldats de la région d'Abel-Barah - il n'y avait plus aucun bruit. Un véritable silence de mort.

Un-Œil pris soin de graver l'image dans son esprit, de distinguer les particularités de chacun et d'amasser un maximum de renseignements. Il devait prendre son temps pour ensuite pouvoir au mieux les retranscrire mais il était terrorisé. Il tentait de se raisonner, d'observer froidement la scène mais s'en était trop pour lui. Il n'arrivait pas à contrôler ses pensées. Ce n'était pas un soldat, encore moins un homme d'action. Un-Œil était scribe, rapporteur et conteur. Il vivait de sa prose, de ses comptes-rendus, mais sûrement pas de son épée. Tous, de part et d'autres, étaient figés, attendant un signe.

Sauvage se tourna vers lui et lui fit signe de s'en aller. Le scribe était déjà en retrait, son unique œil si écarquillé qu'il semblait ne jamais plus devoir se refermer. Ses mains tremblantes enserraient du plus fort qu'elles le pouvaient son livre d'aventures. Les jointures de ses doigts étaient blanchies par leurs pressions sur le cuir. Ce livre était sa vie. C'était la raison de son voyage. Il ne pouvait se permettre qu'il soit mouillé, perdu ou détruit.

« Au revoir Général. », remercia-t-il respectueusement.

« Adieu Un-Œil. » La voix du guerrier était étonnamment calme et légère. « Va-t-en. Va-t-en raconter. Et raconte-le du mieux que tu le peux car, aujourd'hui, plus que nos vies, tu racontes notre mort. »

3. Sauvage

Il faisait sombre. Sur le qui-vive, Sauvage se retournait sans cesse, cherchant à englober au maximum la situation

tout en ne relâchant pas son attention. Son casque avait disparu dans la boue. Du sang coulait dans ses yeux. Il avait perdu l'ouïe et ne pouvait plus se fier qu'à sa vue. Privé du fracas des armes, du cri de ses soldats, du grognement des Dereshkas de Menoukian, tout lui semblait bouger au ralenti. Le moindre de ses muscles était tendu à l'extrême, prêt à se dénouer dans un déchaînement de fureur. Il avait retiré plusieurs éléments de son armure qui de par leur lourdeur entravaient ses mouvements dans les marécages. Il arborait une posture guerrière, arc-bouté en avant, le coude levé, l'épée prête à s'abattre ; posture qui lui avait permis maintes fois durant sa carrière militaire de sauver sa vie. Mais pas aujourd'hui. Il mourrait assurément. Assurément mais pas n'importe comment.

Les siens n'étaient plus très nombreux. Il avait donné des ordres, hurlé des replis et des charges et tenté de rassembler ses soldats pour palier leurs faiblesses mais ils n'étaient plus qu'une poignée. Son armée était bien plus nombreuse que celle de Menoukian mais le terrain leur était fortement défavorable. Les Dereshkas connaissaient parfaitement les marécages. Ils avaient l'habitude de se mouvoir dans ce dédale infernal de boue et de branchages. Plus déstabilisant encore était le fond du marais. Recouvert d'humérus, de tibias et d'un grand nombre d'ossements humains, le sol était extrêmement glissant et instable pour ceux qui n'avaient pas l'habitude de le pratiquer. Les hommes de Sauvage perdaient l'équilibre, perturbés par l'eau boueuse, lacérés par les branchages, pris au piège des os noyés. Ils devaient se débattre tant

bien que mal parmi ces éléments tout en affrontant la meute de Menoukian.

Sauvage cherchait son prochain adversaire quand il les distingua aux frontières de son champ de vision. Deux. Avant même d'avoir pris ses appuis et afin de ne pas perdre de précieuses secondes, il abattit son épée sur l'attaquant le plus proche dont le bras alla s'empaler sur un branchage pointu. La puissance du coup fit reculer le second. Sauvage hurlait comme un enragé, dévoilant une bouche carnassière crachant à chaque mouvement de la tête des postillons de salive boueuse. Du sang s'écoulait de ses narines terreuses quand le second revint à la charge. Il était éminemment plus rapide que Sauvage, se faufilant sans difficulté aucune pour arrivée à sa portée. Le Dereshka lui décocha l'une de ses étranges chaînes terminées par des crochets effilés. Sauvage ne parvint pas complètement à esquiver l'arme qui vint l'accrocher à l'épaule. Le général recula d'un mouvement brusque attirant avec lui son adversaire reliée à la chaîne et s'arrachant par la même un morceau de chair. Sauvage hurla et profita de la surprise provoquée pour décapiter d'un coup, d'un seul, son adversaire. Ses muscles étaient bandés à se rompre. Il s'avança alors vers celui qui cherchait toujours à déloger sa main transpercée et l'égorgea. C'est à ce moment précis qu'il discerna, dans les reflets rouge et marron de l'eau des marécages, les contours d'un troisième assaillant qui se faufilait dans son dos. Sauvage plongea dans le marais à la verticale, pivota sur lui-même et surprenant son adversaire, surgit de l'eau pour l'embrocher. Mais ce n'était pas une des créatures du Dieu-Sanglier. Non. C'était l'un de ses hommes, un soldat

qui avait voulu le rejoindre pour combattre à ses côtés. Et Sauvage l'avait mortellement touché. Le général lâcha son épée, pétrifié par son geste, effondré par son acte. Il retint la chute de sa victime quand les jambes du soldat se dérochèrent. L'homme tremblotait. Agrippé à sa cotte, il posait mille questions mais Sauvage ne l'entendait pas.

Lorsqu'il se redressa, Sauvage vit qu'il était le dernier des siens. Aucun n'avait survécu. Excepté lui. Les hommes de Menoukian se regroupèrent et s'approchèrent. Sauvage n'était pas armé et ne bougeait pas, ne détachant plus le regard du corps mort de son soldat. Ils l'encerclèrent, décidés à ne pas se laisser surprendre une dernière fois, mais Sauvage était blessé, épuisé et las.

S'en était fini.

4. Sauvage

La lune était pleine. Sauvage pouvait distinctement l'apercevoir malgré les branchages. Ballotté sur un brancard de fortune, il était transporté au dessus de l'eau par les Dereshkas de Menoukian. Ses paupières étaient collées par la terre et le sang. Son épaule le lançait atrocement. Ses oreilles le faisaient souffrir. Sa langue avait un goût de métal. Il voulait vomir. Que se passait-il ? Que faisaient-ils ? Pourquoi ne l'avaient-ils pas tué ? Il baragouinait. Il n'arrivait plus à parler. Il voulait qu'on réponde à ses questions mais, quand bien même ce serait-il fait comprendre et lui aurait-on répondu, il était sourd.

Il chercha à se redresser, à savoir ce qui se passait, mais il était trop épuisé et il retomba lourdement. Ses yeux le piquaient. Ils étaient quatre à tenir sa civière. Malgré les secousses, il pouvait les observer mieux que jamais. Leurs corps étaient sanglés de pièces de cuirs noirs maintenues ensemble par des boucles, des anneaux et de fins cordages. Leurs visages arboraient des marques stylisées sous les yeux et sur les joues. Tous en portaient mais aucune n'était identique. Leurs peaux livides et fripées avaient une texture épaisse et caoutchouteuse. Outre des crochets reliés par des chaînes à leurs poignées, la variété d'armes utilisée n'avait rien à envier à son armée : arcs fait de branches mortes consolidées par les poils de jarre de Menoukian, couteaux-silex impressionnants, serpes de fer aux formes étranges, piques construits avec les crocs du Dieu Sanglier.

Jamais, en ces derniers instants, il n'aurait cru qu'il penserait à eux, sa femme et ses enfants, mais c'était pourtant le cas. Il était dans un état second, en sueur et en sang, entouré d'ennemis dont il venait de massacrer les frères d'armes, mais il était ailleurs. Une image imprimée dans sa mémoire s'était imposé à lui et se superposait à celle de ses agresseurs. Il se souvenait de ceux qu'il avait laissés il y a fort longtemps au pays, ceux dont, il le savait, il ne s'était jamais assez soucié. Sauvage avait quarante-sept ans. Il était né fils de maréchal-ferrant et avait consacré sa vie à s'élever socialement. L'armée avait été le meilleur moyen – finalement le seul – pour un homme de son rang d'y parvenir. Ce n'était pas une force de la nature mais il avait compensé sa faiblesse par un esprit tactique, un instinct hors du commun et une bestialité en combat

qui parvenait à hypnotiser ces adversaires. Aujourd'hui, il était là, mourant, attendant sa fin.

On le déposa devant l'impassible Dieu-Sanglier. Sauvage arrivait à peine à remuer. Que lui voulait-il ? Il essaya une nouvelle fois d'articuler. L'effort était immense et douloureux. Le groin démesuré de Menoukian se trouvait à moins de trois mètres de son corps brûlant. La fièvre était là. L'odeur émanant de la créature était intense. Ses yeux rouges semblaient le sonder.

« Un général n'est pas sensé survivre à ses hommes. », marmonna Sauvage.

« Ne t'inquiète pas. Tu ne leur survivras pas. », lui repartit la voix la plus grave qu'il ait jamais entendu. Puissant et posé, le Dieu-Sanglier semblait s'exprimer directement dans la tête du guerrier aux bords de l'évanouissement. « Avez-vous cru, humains, pouvoir me chasser, moi et mes soldats, de cet oasis de paix ? Étendre vos terres par delà les marécages qui sont les miens depuis les temps anciens ? Pauvres hommes, ainsi obligés de posséder jusqu'aux limites de leurs regards. Tu as prouvé ta valeur en cette journée où, tout deux, nous enterrons nos hommes. Tu vois, tu sais, tu dis, tu fais. Tu es un homme important et je te veux à la tête des miens. », continua-t-il.

« Tu m'as promis la mort. », murmura Sauvage dans un ultime effort.

« Sauvage meurt ce soir. Enragé naît cette nuit. », lui répondit malicieusement Menoukian.

Pas une seule fois le Dieu-Sanglier n'avait bougé.